

L'entrée en matière

Le rideau se lève, livrant l'espace à deux individus. L'un d'eux, dont nous ne connaissons qu'un peu plus tard le nom et l'occupation, même s'il nous est déjà permis de deviner celle-ci à son habit de valet, s'écarte un peu de l'autre pour venir brandir sur le devant de la scène une tabatière. Aussitôt, il se met à déclamer un discours, bref mais particulièrement bien tourné, à l'intention non pas de son partenaire, comme le spectateur pourrait raisonnablement s'y attendre, mais de lui-même, c'est-à-dire du public présent dans la salle.

Cette tirade, la voici :

Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde et

comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent¹.

Ce sont les premières phrases du *Dom Juan* de Molière. Ce texte, que l'on s'accorde généralement à intituler « l'éloge du tabac », constitue l'une des tirades les plus célèbres du théâtre classique français ; c'est aussi, depuis quelques décennies, un des textes les plus commentés de ce domaine de la Comédie dont on ne cesse, de génération en génération, de découvrir la richesse, la profondeur et la radicale modernité. Évidemment, si cette tirade a donné lieu à toutes ces interrogations, ce n'est pas tant en raison de sa brièveté – quatre phrases seulement, une dizaine de lignes – qu'en raison de l'étrangeté dont elle se pare du fait de sa situation inaugurale dans la pièce.

Autant l'avouer d'entrée de jeu : nous mesurons pleinement la difficulté qu'il y a à devoir appréhender ce court extrait à la suite de tant de belles et puissantes explications, dont certaines ont eu pour effet de renouveler de fond en comble la compréhension d'une œuvre aussi illustre et aussi complexe que *Dom Juan*, parfois à partir de la seule exégèse de l'éloge du tabac.

Nous devons prendre également toute la mesure du fait que nous lisons ici un texte de théâtre et que cet éloge, comme le reste de la pièce, est destiné non pas à être lu, mais entendu par un public specta-

teur avec toutes les nuances de ton que sont censés lui apporter la voix et le corps d'un comédien sur scène. Cette remarque est d'autant plus importante dans le cas de l'éloge du tabac qu'il s'agit alors pour Molière de créer la surprise en ouvrant sa pièce sur une digression clairement affichée comme telle, sur une sorte de parenthèse placée au beau milieu d'un discours dont nous ignorerons toujours le commencement, mais dont nous aurons à connaître la fin. Curieuse scène d'exposition, de facture absolument inédite dans un théâtre classique ordinairement très codifié, dont la fonction dans l'économie de la pièce a fait couler beaucoup d'encre.

Le caractère de digression qui s'attache à ces phrases est expressément marqué par le fait que, de cette apparente entrée en matière, il est dit expressément qu'elle n'en est pas une à proprement parler². Ou plutôt que la « matière » dont il est ici fait mention (le tabac) n'est pas celle dont la pièce aura ensuite à traiter. « Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse », etc. : telle est la suite des propos que continue de tenir le premier à parler.

Ce que cette suite révèle aussi d'emblée, c'est que l'éloge du tabac se voulait une adresse au public. En effet, il ne saurait plus faire le moindre doute que l'apostrophe qui s'y trouve prononcée par Sganarelle – « Ne voyez-vous pas bien... » – est à la deuxième personne du pluriel, dès lors qu'on l'entend user du tutoiement pour interpeller Gusman, son seul interlocuteur présent sur scène.

Olivier Bloch, l'un des derniers lecteurs de Molière à avoir commenté la tirade, résume les interprétations précédentes par ces mots : « On peut voir là, comme on le fait d'habitude, un hors-d'œuvre divertissant, faisant, en forme de variation virtuose sur le thème de l'éloge paradoxal, office de présentation du personnage qui tient ces propos : sa sensualité, sa façon de singer et ridiculiser tout à la fois les gens de qualité... – hors-d'œuvre comportant au reste, d'où son intérêt au premier degré pour le spectateur, un petit parfum de scandale dans la mise en scène plaisante d'une mode contestée, en cours d'expansion, mettant donc en scène aussi un débat d'actualité³. »

Il nous sera donné de revenir sur les termes très bien choisis de ce résumé, ainsi que sur l'interprétation d'Olivier Bloch, mais ce que nous croyons utile d'indiquer sans attendre, c'est que, à distance du schéma interprétatif habituel, cette interprétation se distingue de toutes les autres par le fait d'aborder l'éloge du tabac comme « un *credo* philosophique matérialiste⁴ » dont la particularité, comme Olivier Bloch se trouve contraint de le concéder aussitôt, consiste en ce qu'il ne pouvait atteindre que « les spectateurs et lecteurs avertis, sans parler de la rareté des premiers du vivant de Molière, et du temps qu'il a fallu attendre à quelque lecteur que ce soit pour avoir, bien après sa mort, un texte sous les yeux⁵ ».

Or, s'il n'est guère douteux que le tabac dont il est fait plus qu'allusion dans cette tirade inaugurale s'y présente comme une bien étrange « matière », une matière si l'on peut dire symbolique du primat

ontologique de la *matière* sur l'esprit, l'éloge dont cette matière fait l'objet et qu'il faut donc inscrire au registre du matérialisme ne se transmue-t-il pas, au travers d'une telle vision, et en raison des conditions de réception indiquées par Olivier Bloch, en un aparté strictement ésotérique? N'est-ce pas là un propos destiné, pour des raisons de principe, à être compris par très peu de personnes – par si peu de gens, en vérité, que l'on ne peut s'empêcher de se demander ce que cet éloge fait là, en tête d'une pièce, certes sérieuse, et profonde, et complexe, mais truffée de scènes de farce, qui ambitionne avant toute chose de s'adresser au *plus grand monde*? Est-ce pensable?

Si nous citons pour commencer le résumé d'Olivier Bloch, c'est parce que, en plus de bien décrire l'état de la question au moment où lui-même la redécouvre pour lui faire un sort nouveau, ce commentaire comporte le mot de « hors-d'œuvre », qui nous paraît en effet capital, même si, sous la plume d'Olivier Bloch, il est pris dans un sens péjoratif. C'est que la *délimitation* même de l'éloge du tabac – une délimitation établie non par l'écoute d'un destinataire éventuel, mais par un énoncé précis de son destinataire – est ce qui lui donne bien, au regard du *Festin de Pierre* considéré dans sa totalité, le statut d'un hors-d'œuvre; plus encore, cette tirade se présente sans la moindre ambiguïté comme un *discours apéritif*, au sens le plus littéral du terme, c'est-à-dire au sens où il entend ouvrir l'appétit du spectateur sans pour autant lui dévoiler de quoi sera constitué le repas auquel il se trouve convié, et cela

contrairement à ce que prescrivent d'ordinaire les règles déterminant la fonction de la protase.

La première scène du premier acte de *Dom Juan* n'en demeure pas moins, par son étendue et son contenu, une parfaite scène d'exposition, mais celle-ci, qui commence, de fait, *in medias res*, comme le souhaitait Horace, et comme c'était souvent le cas du temps de Molière, ne débute à proprement parler qu'une fois l'éloge du tabac achevé, soit au moment où il est dit : « Reprenons un peu notre discours » et, surtout, « Si bien donc... », ces locutions étant chargées de restaurer la continuité d'un dialogue (dont on comprend alors qu'il a été entamé avant le lever du rideau) entre les occupants de la scène, Sganarelle et Gusman.